

Sylviane Chatelain

La Part d'ombre

roman



camPoche

« La Part d'ombre »,
Prix Hermann-Ganz 1989 de la Société suisse des écrivains,
Prix 1989 de la Commission de littérature française
du Canton de Berne,
a paru en édition originale en 1988
chez Bernard Campiche Éditeur, à Yvonand

Cet ouvrage est publié avec l'appui
du Service des Affaires culturelles du Canton de Berne

« La Part d'ombre »,
cent cinquante et unième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
le douzième de la collection camPoche,
a été réalisé avec la collaboration de Line Mermoud,
Huguette Pfander, Marie-Claude Schoendorff,
Dieyla Sow et Julie Weidmann
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche
Photographie de couverture : Laurent Cochet
Photogravure : Bertrand & Cédric Lauber, Color*, Prilly
Impression et reliure : Imprimerie Clausen & Bosse, Leck
(Ouvrage imprimé en Allemagne)

ISBN 2-88241-151-0
Tous droits réservés
© 2005 Bernard Campiche Éditeur
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe
www.campiche.ch

DERRIÈRE la fenêtre, un rideau se tisse, flocons laineux, touffes de neige, se ferme, un rideau piqueté de blanc. Dans la chambre, rien ne bouge, la main de Nora suspendue au bord du papier blanc, son voyage sur place, sa ronde à l'intérieur du rectangle de papier, interrompus.

Elle est assise sur une chaise en face de la fenêtre. Elle se tient légèrement penchée en avant, une planche à dessin sur les genoux. Sur la planche, elle a fixé une feuille. Mais elle ne dessine plus. Elle a déposé son crayon sur le rebord de la fenêtre et regarde la neige.

Elle est assise devant la fenêtre depuis longtemps. La feuille est couverte d'un réseau de traits à peine appuyés, en partie caché par les mains de Nora qui se sont rejointes, maintenant immobiles, sur le papier.

Au-dessus de ses mains deux lignes sinueuses traversent horizontalement la feuille. Presque réunies sur le bord gauche, elles s'écartent, se rapprochent, sont nettement séparées sur le bord droit. Au-dessous, des quadrilatères irréguliers s'imbriquent les uns dans les autres, larges d'abord, de plus en plus serrés, leurs côtés presque confondus quand ils se perdent sous les mains de Nora.

Elle regarde, ne fait pas un geste. Elle est penchée en avant. La neige, enfin, sur les arbres qui plantent leurs griffes dans le ciel luminescent, sur les dernières feuilles recroquevillées qui pendent aux branches comme des drapeaux quand il n'y a pas de vent.

Elle espère que la neige va tomber pendant des jours, drue, effacer derrière les carreaux de la fenêtre les sillons des champs et leurs limites qui, sur le papier, avec le temps, se sont infléchis pour mieux transcrire les traits de Serge, le dessin de sa bouche, l'arête de son nez, la courbe tendue de ses joues.

Pendant des jours, derrière la fenêtre, des flocons lourds qui s'entasseront calmement, enseveliront la forêt, son étroite silhouette délimitée par deux lignes qui se fuient et se retrouvent. Corps de femme, couché sur le flanc, aux formes pleines mais lisses, sans surplus de chair, la pente douce de la jambe et de la cuisse, l'ample courbure de la hanche, le creux de la taille et celui de la nuque sous l'arrondi de l'épaule qui s'appuie à l'une des branches de sa chevelure épanouie en forme d'étoile. Et jetée sur Maud enfin la couverture de la neige, sur sa veste grenat et ses cheveux toujours agités. Enfin dérobée par la neige, elle, à sa place, et Nora ici, à bouger, respirer, n'y plus penser.

La neige est tombée tout l'hiver. Elle a recouvert le mur sur lequel Serge avait marché, le haut mur qui entoure le jardin. La neige, chassée par le vent, s'est accumulée au pied du mur, a comblé l'angle qu'il forme avec le pré. Une pente régulière a fini par relier son sommet aux troncs des arbres du verger

dont les branches basses s'enfonçaient dans la neige comme si elles étaient devenues des racines.

La maison était de plus en plus étroitement imbriquée dans sa gaine de neige, étouffée par la neige, c'est du moins ce qu'on pouvait penser en la voyant de l'extérieur parce qu'à l'intérieur Nora se sentait à l'aise. Elle se déplaçait sans peine ou restait allongée, immobile.

Le silence n'était plus une menace. Elle n'avait plus, comme l'hiver précédent, à le contenir dans les bornes qu'établissaient seules ses incessantes rondes. Elle lui laissait libre cours.

L'espace intérieur de la maison, dilaté par le silence, appartenait à Nora. Elle avait le droit d'y accueillir les morts, les vivants perdus, les enfants éphémères et de tous les retenir à l'intérieur de ses dessins. Ces dessins que Florence a tendus en silence à Pauline, c'était au début de son séjour en clinique, que Pauline, très calme, a regardés l'un après l'autre. Le dernier vu, elle est revenue au premier, troublée. Elle ne se décidait pas à en détacher ses yeux pour faire face à sa sœur. Elles la croyaient endormie. « Des dessins de fou » a murmuré Florence « tu te rends compte ? » et Pauline a dit qu'elle les trouvait beaux, « beaux peut-être » a répliqué Florence « mais des dessins de fou ».

Nora, dans la maison, était si bien qu'elle a renoncé à ôter la neige, à se ménager un étroit passage du perron au chemin qui mène au village. Elle n'a plus ouvert ni portes, ni fenêtres. Elle a abandonné sur la table du salon la pile des dessins qui ont effrayé Florence, n'a plus quitté son lit.

Mais elle a été arrachée à l'hiver, emmenée. Elle longe dans le brouillard l'allée du parc avant de s'asseoir sur un banc.

Au fond de l'ancienne carrière, quelque chose, une tache grenat, peut-être un morceau de tissu. Pour voir de plus près, descendre, rejoindre le sentier qui passe en haut de la carrière, le suivre en cherchant l'endroit d'où mieux voir: une veste oubliée, non, si elle quitte le sentier, se penche, prolongée par deux rectangles bleus, le pantalon, et à l'autre bout de la veste, des cheveux qui battent à cause du vent, seuls vivants, parce que le reste, elle le voit bien, est inerte, désarticulé, le bras droit déjeté, la jambe droite trop en arrière, trop repliée et la tête à la mauvaise place, à côté de la veste plutôt que dans l'échancrure du col. Le reste, cassé. L'endroit est dangereux, ne pas se pencher trop, un peu, parce qu'il le faut bien, parce que c'est difficile de faire autrement. Les cheveux, courts, raides, une frange irrégulière sur le front, battent doucement à cause du vent. La tête à angle droit avec le buste. Elle recule, elle n'a rien vu, revenir en arrière, retrouver le chemin, rentrer.

Parce qu'être tenue sous la dépendance de cette image toujours présente comme une photographie que quelqu'un s'acharnerait à lui mettre sous les yeux, cela suffit. Elle a du travail, peu, puisqu'elle est seule, mais la maison est grande et on ne peut pas rester sans rien faire, suspendre chaque geste avant

de l'avoir terminé, empiler les assiettes sales en se promettant de faire la vaisselle plus tard, poser un livre sur ses genoux et il se ferme de lui-même, la page est perdue, renoncer même à s'endormir pour revoir l'éclaboussure grenat de la veste sur les feuilles rousses, le pantalon bleu, la mèche effilée, têtue, que le vent ôte du front et qui reprend sa place, ni blonde, ni châtain. Il n'existe pas de nom pour cette couleur-là. Comme la peau foncée d'un visage, une peau que le soleil aurait brunie.

Elle a vu Serge, pour la première fois, quand il a sauté le mur. Ou avant. À l'épicerie, dans la cour de l'école, avec sa mère sur le chemin. Elle ne sait plus, ne se souvient plus, pour la première fois, que de Serge sur le mur. Il avait les mêmes cheveux qu'elle. Le reste, le visage, elle n'en sait rien. De Maud, elle ne connaît bien que les cheveux.

Elle était assise, sa planche à dessin sur les genoux. Quand elle a levé la tête, il marchait sur le mur, les bras étendus pour mieux garder son équilibre. Au bout, devant le portail, il a fait demi-tour, et puis il a sauté mais à l'intérieur du jardin. Ensuite elle ne l'a plus vu parce qu'il avait fait quelques pas et qu'il était caché par l'angle de la maison.

Elle s'est précipitée dans sa chambre à une fenêtre d'où elle pouvait le suivre des yeux. Il avançait sur la pointe des pieds. Il avait un bonnet de laine qui lui couvrait le front, une écharpe autour du menton. Il est allé jusqu'au milieu du jardin, il a regardé autour de lui et il a pris son élan, a couru, s'est suspendu, hissé au haut du mur, à plat ventre un instant, avant de se laisser glisser de l'autre côté.

Il est parti en direction du village. Nora est retournée s'asseoir devant la fenêtre. C'était un petit garçon curieux qui voulait voir ce qu'il y avait derrière le mur.

Elle a cherché longtemps le grand carton où elle se souvenait d'avoir rangé ses papiers, ses crayons, les pinceaux, les fusains, les plumes. Elle les avait rangés parce qu'elle n'avait plus le temps de s'en servir, parce qu'elle n'en avait plus envie. Même après le départ des enfants. Trop asservie aux gestes qui se répètent chaque jour, finissent par se répéter d'eux-mêmes hors de toute nécessité.

Mais après la mort de Germain, le silence s'est mis à rôder dans la grande maison de Nora. Dans son dos, autour d'elle, sa présence énervante, presque tangible et sur laquelle elle n'avait aucun pouvoir. Toutes ses tentatives pour le réduire, musique, portes claquées, le tintement des couverts jetés dans le tiroir et ces phrases entières, prononcées à haute voix, ne faisaient que l'entamer. Des égratignures, à peine, aussitôt cicatrisées. Et le silence posait ses mains lourdes sur les épaules de Nora, sur ses cheveux.

Elle se laissait tomber dans un fauteuil et, les mains sur ses genoux, la tête basse, n'essayait plus de se défendre. En butte, un peu plus tard, à une autre présence hostile, celle de la morte, sa veste grenat dans le roux des feuilles, les soubresauts de ses cheveux. Elle éprouvait, à ne pouvoir en détacher ses pensées, de la honte.

C'est alors qu'elle a commencé d'arpenter la maison de la cave au grenier, comme s'il lui fallait en marchant se ménager des passages, de ces sentiers de terre qu'on voit en plein champ. Ils existent parce que des gens les utilisent, foulent régulièrement l'herbe. Mais dès qu'on les néglige, l'herbe repousse, ils disparaissent.

Un jour Nora, pour donner un prétexte à ses allées et venues, s'est mise en quête de son carton. Il était au grenier, au fond d'une armoire, bien fermé, et derrière le carton elle a trouvé sa planche à dessin.

Elle s'est installée au premier étage devant la fenêtre du salon. Après une première esquisse, quelques traits en hésitant, elle a pris une autre feuille, elle a recommencé. Des jours durant, le même sujet, la forêt, et devant la forêt, les champs.

Un jour Serge est venu. Après son départ, elle a repris son crayon et elle a dessiné jusqu'à la nuit.

Elle a toujours aimé voir, de cet endroit, s'avancer les champs à la rencontre de la forêt. Elle ouvrait la fenêtre, restait debout quelques minutes à regarder et s'en allait parce qu'elle avait du travail.

Ses dessins ne lui plaisent pas. Ils ne sont pas vraiment ratés. Il leur manque le pouvoir qu'ont les champs et la forêt, leur rencontre, de la combler. Ils ne livrent rien de leur accord, de leur connivence.

Elle recommence : la double ondulation des lisières perpendiculaires au courant parce que les

champs, à l'étroit dans la cuvette où est construit le village, se resserrent en s'approchant des arbres, ressemblent à un fleuve qui s'étrécirait en s'éloignant. Même les sillons sont tracés dans le sens de ce courant qui entraîne l'œil en direction de la forêt.

Mais ce qu'elle a sous les yeux lui tient un langage qu'elle ne comprend pas. Elle attend de son dessin qu'il lui donne les raisons de son émotion.

Un langage qu'elle ne comprend pas ou qui s'adresse à une partie d'elle-même qu'elle a voulu ignorer, à laquelle elle doit d'abord donner le droit d'exister, lui laisser ensuite la liberté de traduire à sa guise ce qu'elle est seule à comprendre.

Quand Serge est entré dans le jardin, Nora dessinait, s'appliquait. Elle avait honte de son désœuvrement, de ces heures passées dans un fauteuil à regarder pensivement le mur devant elle en permettant au silence et à l'image de la morte de l'accabler. Honte de la curiosité qui ne cessait de l'agiter depuis des semaines.

Le lendemain, elle a repris son dessin. Le petit garçon d'hier, est-ce que c'était lui, son fils ?

Il y a plusieurs années, deux ans environ, elle a vu une jeune femme marcher sur le chemin devant la maison. Elle portait une veste d'un rouge très sombre, le col relevé, la main gauche dans la poche de sa veste. De la droite elle tenait la main d'un enfant, un petit garçon, plutôt maigre.

Elle était un peu en avance sur lui et regardait du côté de la forêt. Lui trottinait. Il a lâché la main de sa mère, a grimpé sur le talus.

Elle s'est arrêtée. Elle regarde toujours le même endroit, les deux mains dans les poches de sa veste. Nora suspend la lessive dans le jardin. Elle prend un drap, le secoue, l'accroche au fil. Quand elle a fini, ils sont déjà loin, très loin de la maison. Elle lui donne la main. Il saute d'un pied sur l'autre, secoue en sautant le bras de sa mère, tire son épaule droite vers le bas et elle oscille, se balance un peu comme les vêtements et les draps que Nora vient de suspendre.

De temps en temps, des gens passent devant la maison. Le chemin mène à la forêt. Il ne s'y enfonce pas profondément, longe la lisière. D'un côté les arbres serrés sur un terrain en pente et de l'autre un taillis à travers lequel on aperçoit les champs.

Elle en a l'habitude: des couples, des gens du village avec leurs chiens, qui vont les faire un peu courir et ne tardent pas à repasser dans l'autre sens, la laisse enroulée autour du poignet. La promenade est courte. Le chemin débouche sur la grand-route.

Elle ne l'a pas vue revenir. Elle était déjà rentrée avec sa corbeille vide.

Ensuite le corps. La veste, sa couleur grenat au milieu des feuilles mortes, avait aussitôt appelé le souvenir de la jeune femme sur le chemin.

Elle s'était penchée. Elle avait cherché, tout près et puis dans un cercle plus large, l'enfant: il aurait

dû être là puisqu'ils se promenaient ensemble, main dans la main. Elle avait secoué la tête. C'était il y avait au moins deux ans et, à part la couleur de la veste, ces deux femmes n'avaient probablement rien en commun.

À quoi bon se tourmenter ? Elle ne joue qu'un rôle de figurante dans cette histoire, celle qui découvre le corps, rentre au village un peu fiévreuse en se demandant ce qu'il faut faire. Elle prend à travers champs. Elle est nerveuse, marche de plus en plus vite.

À la gendarmerie, elle a raconté ce qu'elle a vu. Elle parlait, décrivait l'endroit. Elle pensait en même temps que tout cela n'était pas vrai, que le gendarme allait rire ou se mettre en colère quand il verrait qu'il n'y avait rien au pied de la carrière, et tout le village saurait qu'elle n'avait plus sa tête.

C'était fin octobre. Les feuilles avaient perdu leur éclat. Elles étaient ternes, et la plupart déjà tombées.

Une jeune femme en promenade avec son fils, une jeune femme morte dans la carrière, la même, elle en était, après Noël, presque sûre.

Elle ne pouvait comprendre comment la première, calme, patiente, était arrivée là-bas, pourquoi seule et lui, l'enfant, où était-il ? La première, non pas indifférente à son fils – elle avait une façon tendre de lui tenir la main, on ne la sentait irritée ni par son sautellement ni par son

retard, son ascension du talus – mais absente malgré elle, son attention captivée par quelque chose du côté de la forêt.

Et l'autre? Sa présence définitivement refusée. Comment a-t-elle pu lâcher cette main tendue, partir seule et si loin de lui, sur ce sentier qui, très vite, quitte le village, s'élève au-dessus des toits, comment a-t-elle pu le laisser si loin derrière?

Elle a glissé ou elle s'est jetée à bas de la carrière. Les gens racontent que son mari n'était jamais là, qu'il avait ailleurs un autre appartement. Quelqu'un prétend l'avoir vu partir en promenade avec sa femme ce jour-là, mais la police l'aurait su. Elle a fait une enquête.

Les gens disent n'importe quoi. Ils s'ennuient. Quand quelque chose arrive, quelque chose d'inhabituel, ils sont heureux. Ils se penchent sur l'événement, le font durer, refusent de le céder à l'oubli.

Nora n'avait pas attaché d'importance à leurs commentaires au début. Elle avait assez à faire avec ces deux images qui la poursuivaient nuit et jour. L'une sans l'autre ne l'aurait pas inquiétée comme les deux ensemble, ou plutôt l'une séparée de l'autre par un vide, chacune à l'extrémité d'un parcours incompréhensible. Cette distance entre les deux la gênait. Pour la supprimer, acquérir la certitude que les deux femmes, celle de la carrière et celle du chemin, n'étaient pas la même, ou, dans le cas contraire, pour en découvrir les étapes, les images intermédiaires qui lui permettraient d'aller de l'une à l'autre, elle avait décidé de mieux écouter ce que disaient les gens,

d'oser quelques questions qui n'étonneraient personne. Après tout c'était elle qui avait découvert le corps et tout le monde comprendrait son émotion, trouverait sa curiosité parfaitement légitime.

Il n'en fallait pas davantage pour qu'elle rencontre le regard de Maud. Elle a tourné la tête, ses yeux surpris posés sur Nora. Elle se tenait toujours à l'écart. Sa bouche paraissait un peu forte à cause de l'étroitesse anguleuse de son visage. Un mince sourire étirait ses lèvres.

Nora n'a pas vraiment recherché les informations. Elle s'est contentée de marcher plus lentement dans la rue. Au lieu de saluer rapidement les gens qu'elle connaissait, et elle les connaissait presque tous, elle s'est arrêtée. Elle a serré des mains. Elle a parlé du temps. Elle s'est appuyée à la barrière de son voisin qui préparait son jardin pour l'hiver.

Tous parlaient, d'eux-mêmes. Il suffisait de les écouter attentivement. Ils disaient ce qu'ils savaient et puis ils commentaient ce qu'ils venaient de dire. Ils auraient aimé en savoir davantage, comprendre ce qui se cachait derrière les faits.

Maud est morte à vingt-six ans. Elle n'avait qu'un enfant, un petit garçon, Serge. Quand elle est arrivée au village, elle était enceinte. Elle y habitait depuis six ans. Son mari et elle occupaient, chez M^{me} Boisset, un appartement sous le toit. Qu'ils aient choisi cet appartement a étonné M^{me} Boisset qui pensait le louer à quelqu'un du village ou, pour

le week-end, à des citadins. Le mari de Maud travaillait en ville. Il partait tôt, rentrait tard, comme beaucoup de maris ici, mais s'ils font, matin et soir, trois quarts d'heure de trajet sur une route difficile, c'est qu'ils sont nés dans la vallée, y possèdent une maison, du terrain qu'ils ne se décident pas à vendre. À eux on ne connaissait, dans les environs, ni parents ni amis. Alors pourquoi venir vivre dans l'appartement inconfortable de M^{me} Boisset ?

Maud était seule avec son fils toute la journée. Elle parlait peu. Ni triste, ni gaie, toujours pressée, peut-être timide.

C'était elle sur le chemin. Elle habitait le village et son fils avait quatre ans. Un petit garçon de quatre ans qui saute d'un pied sur l'autre et joue à escaler les talus. C'était possible. Maud en promenade avec son fils, Maud au fond de la carrière et ce vide irritant entre les deux où l'imagination de Nora est condamnée à tourner en rond.

Ces jours d'automne n'en font plus qu'un dans le souvenir de Nora, un jour de pluie et de vent mêlés. Elle aimerait respirer un peu d'air frais. Elle ouvre les fenêtres. Mais les portes claquent et les fenêtres aussi. Elle se précipite, elle ferme tout. Le vent passe en traînant les arbres derrière lui. Quand il les lâche, ils reprennent leur place dans un large froissement de branches.

Nora va d'une chambre à l'autre. Le vent siffle et s'enroule autour de la maison comme un monstrueux

serpent. Et si le vent se calme, pour elle ça revient au même : dans sa tête il siffle, claque, s'enroule sans qu'elle puisse le faire taire.

Elle guette le ciel, attend la neige, mais il fait presque chaud. La pluie jaune, de grosses gouttes déviées par le vent, tombe de travers, par paquets, s'écrase sur les vitres et Nora a l'impression qu'on l'appelle, que quelqu'un dans le jardin l'appelle en lançant du gravier contre les carreaux. Elle va à la fenêtre. Il n'y a personne. Que les tourbillons des feuilles autour des arbres.

Elle part au village. Sous son parapluie, elle peine, avance de coin, se cramponne au manche. Elle qui ne s'attardait jamais, qui ne bavardait jamais, il lui faut maintenant une heure pour le traverser. Les gens qui l'ont vue s'intéresser une fois à leurs histoires, l'arrêtent. Nora les écoute avec une avidité qui la met mal à l'aise, lui donne mauvaise conscience, mais contre laquelle elle ne peut rien et d'ailleurs comment empêcher les gens de parler ? Ils disent toujours la même chose, de temps à autre un fait nouveau. Elle écoute attentivement. Quelqu'un parle de « Serge, qui va dans la même classe que le petit-fils de l'épicière. – Il n'est pas parti dans sa famille ? » Serge, le petit garçon, elle l'avait oublié et maintenant elle n'allait plus pouvoir penser qu'à lui. Il était là, à sa portée. Elle voulait le voir, pour le comparer au petit garçon du chemin. Pourquoi chez M^{me} Boisset, pourquoi pas dans sa famille ? On venait de le lui expliquer. Son père prépare leur départ à l'étranger. M^{me} Boisset s'occupe de lui, en attendant, elle le connaît depuis sa naissance et

l'aime beaucoup, c'est avec elle qu'il est le mieux puisque sa mère...

Serge a traversé avec Maud le temps qui reste inaccessible à Nora. Il détient ses autres visages, à intercaler entre l'instant du chemin et celui de la carrière. Il est le seul à connaître le mari de Maud, son père, qui part le matin, rentre le soir pour s'enfermer chez lui avec son fils, dont tout le monde parle à tort et à travers, mais dont personne ne sait rien, sinon qu'il se prépare à quitter le pays. Parce que son travail l'y oblige, pour oublier son chagrin, parce qu'il se sent coupable ou qu'il a peur.

Le sentier en lacet permet d'atteindre rapidement la crête de la montagne. Il passe au-dessus de l'ancienne carrière. L'endroit est dangereux. Les enfants le savent. Les parents les mettent en garde, leur interdisent de s'éloigner du chemin à cet endroit.

Mais si on ne quitte pas le sentier, il n'y a tout de même pas grand risque. Le terrain, entre le sentier et le vide de la carrière, est en pente assez raide mais large d'une bonne dizaine de mètres et boisé. Si quelqu'un trébuchait sur le chemin, s'il était victime d'un malaise et tombait, les broussailles le retiendraient avant qu'il atteigne le haut des rochers. Il faut se glisser entre les troncs, entre les arbustes qui se prennent aux vêtements pour se pencher sur la paroi de rochers en s'accrochant à une branche, et la branche cède ou la main s'ouvre.

Elle a voulu rejoindre le village en prenant au plus court, en dévalant la pente droit devant elle, pressée, elle avait oublié l'heure, Serge allait rentrer de l'école. Mais le vide se voit assez tôt, l'absence d'arbres devant soi, assez tôt pour avoir le temps de réagir, s'arrêter, revenir en arrière. Et Maud devait connaître l'existence de ces rochers. Elle allait se promener avec Serge depuis des années sur les chemins qui relient le village aux forêts des alentours.

Où la main s'ouvre. Le haut du corps pour commencer qui entraîne le corps tout entier s'écarte et, les bras ouverts, se suspend dans le vide, à travers le vide qui se déchire, s'arrache au temps de ceux qui continuent, aux matins qui recommencent les jours.

Nora est sortie. Elle est allée se promener du côté de l'école. La cour était déserte. Par une fenêtre entrouverte, elle a entendu chanter des enfants. Toutes les autres fenêtres étaient fermées.

Celles de la classe enfantine aussi. Elle a essayé de voir ce qui se passait dans la salle. Mais elle était gênée par des reflets et des dessins collés sur les vitres. Chaque enfant a dessiné une fleur. C'est là que Serge se trouve. Il n'y a qu'une classe enfantine. Une de ces fleurs est la sienne.

Comment supporte-t-il l'absence de sa mère ? Les promenades dans la forêt doivent lui manquer. M^{me} Boisset est âgée. Ses jambes sont enflées, informes : deux piliers, des genoux aux chevilles, qui

débordent par-dessus les souliers. Elle s'appuie sur une canne, avance à tout petits pas.

Une de ces fleurs? Comment savoir? Elle ne pouvait pas rester plus longtemps. Elle est partie.

Mais, à la sortie, elle verrait les enfants. À quatre heures elle longeait la cour de l'école. Quelques mamans attendaient devant la porte en bavardant. Elle n'a pas osé s'arrêter. Elle est allée jusqu'au bout de la route avant de faire demi-tour. En revenant, elle a croisé des mamans qui tenaient des enfants par la main. Quand elle est arrivée, il n'y avait plus dans la cour qu'une jeune femme.

Surprise, elle est restée devant la grille à se demander comment ils avaient pu partir si vite. La porte de l'école était ouverte. Elle a fait quelques pas à l'intérieur de la cour. Elle voulait voir s'il y avait encore dans le corridor des vêtements d'enfants accrochés aux patères. Elle s'est rendu compte à ce moment-là que la jeune femme la dévisageait. Elle lui a tourné le dos, est sortie de la cour. Elle a pris sans hésiter le chemin de sa maison.

En ouvrant la porte, elle tremblait de fatigue. Elle avait marché trop vite. Elle s'est débarrassée de son manteau, de ses bottes. Au salon, elle s'est laissée tomber dans un fauteuil à côté de la fenêtre. La forêt était là, allongée sur le flanc. Il faisait déjà sombre. Elle n'a plus bougé. Elle attendait. Elle a compris qu'elle attendait le bruit de la porte d'entrée, qu'elle espérait de toutes ses forces entendre le bruit sourd de la porte d'entrée qui se referme, le crissement du manteau de pluie de Germain, son pas mesuré dans l'escalier. Le souper est sur le feu, la

table est mise. Elle va appeler Michel qui joue sous la pluie dans le jardin pendant que ses sœurs font leurs devoirs, Pauline en tout cas. Florence a bien fermé sa chambre dans laquelle, probablement, elle s'amuse.

Nora se secoue. Autour d'elle la pièce est dans la pénombre et pas un bruit. Elle est seule dans la maison depuis des mois. Elle a peur. Elle ne saura pas résister à tant de solitude. Elle cède déjà à la curiosité, cette soif de tout savoir, le pire, qui s'empare d'elle, la pousse chaque jour en direction du village où elle écoute ce qu'on veut bien lui dire, patiente et avide. À cause de son avidité, soumise à son interlocuteur qu'elle ne peut ni interrompre ni contredire de peur qu'il ne se taise. Elle en est réduite à opiner, acquiescer. Bientôt elle ne vivra plus que par l'intermédiaire des autres, ceux qui lui fourniront des renseignements, ceux qu'elle épiera, avec, dans les yeux, cette lueur indécente qu'elle a déjà remarquée chez certains vieillards.

C'est bien ce qu'elle a vu tout à l'heure, reflété dans le regard de la jeune femme : une vieille aux aguets qui hésite à entrer là où elle n'a rien à faire, qui entre quand même, inquiète et gourmande, elle tourne la tête de tous les côtés, tend le cou, elle veut voir, tout là-bas, quelque chose, une vieille fouineuse, radoteuse, voleuse de la vie des autres.

Nora a fait de la lumière. Elle tire les rideaux, regarde l'heure. Elle est seule depuis des mois et elle ne s'est pas encore habituée. C'est possible pourtant. Ceux qui vivent seuls l'affirment. Ce n'est qu'une question d'organisation, il faut trouver pour chaque

moment de la journée une occupation, surtout ne pas rester sans rien faire.

Elle pourrait lire. Avant elle n'avait jamais le temps. Elle lisait par petits bouts, toujours interrompue, des livres qu'elle empilait dans la bibliothèque sans les achever, parce qu'elle n'y avait plus goût.

Ou alors, chercher son carton, se remettre à dessiner, les arbres du jardin, pourquoi pas, comme autrefois : « Qu'est-ce que tu fais maman ? – Je dessine – Attends, je vais t'aider. »

Et par-dessus les branches coudées du poirier, un petit bonhomme hilare, tête ronde, deux points pour les yeux et la bouche en U.

Nora est allée chercher son carton. Sa maladresse ne l'a pas découragée, sa main engourdie par toutes ces années où elle n'a plus tenu de crayon que pour dresser la liste des commissions.

Avant Noël, elle a nettoyé la maison, elle est descendue en ville acheter des cadeaux. Le premier Noël sans Germain. Elle avait invité les enfants. Tout était en ordre, le repas aussi bon que d'habitude.

Si Serge n'avait pas sauté le mur au mois de janvier, elle n'aurait pas eu à s'asseoir dans ce parc, sur ce banc de pierre. Elle ne regrette pourtant ni la venue de Serge, ni l'année qu'elle a passée en compagnie de Maud.

Elle se sent calme, maintenant. Elle a retrouvé la paix, une paix moins fragile, plus sûrement acquise que celle rétablie à grand-peine avant l'arrivée de Serge.

Il a escaladé le mur comme la première fois.

Elle ne voulait pas espérer qu'il revienne. Pourtant elle dessinait en surveillant le détour du chemin. Se débattre seule, recommencer chaque matin à brasser pour gagner le soir le temps qui résiste. Elle était fatiguée. Trop pour se défendre du désir de le voir revenir.

Une semaine avait passé, peut-être plus. Elle s'examinait, voyait de loin, de l'extérieur, un peu effrayée, c'était difficile à croire, une autre qu'elle reconnaissait mal, seule, dépouillée de ce qu'elle avait aimé, de ce qu'elle aurait voulu pouvoir aimer encore, si vite, parce que les années qu'elle a derrière elle ont beau être nombreuses, elles se sont écoulées très vite, il faut faire un effort pour admettre qu'il y en a eu tant.

Son adolescence tout à coup plus nette que le reste de sa vie, les goûts qu'elle retrouvait trop tard, le dessin, pour se distraire seulement, ce paysage toujours recommencé, toujours raté. Proche de l'adolescente qu'elle était, mais trop tard, comme d'un mort, dont on se dit qu'on n'a pas su l'aimer.

Comme la première fois, elle ne l'a pas vu venir. Du mur il a sauté dans le jardin. Elle n'a pas attendu plus longtemps. Elle a descendu l'escalier, sans hésiter a ouvert la porte qui donne sur le jardin et s'est avancée à sa rencontre. Il a eu l'air si peu surpris, elle pensait devoir le retenir, l'empêcher de se sauver, qu'elle n'a pas trouvé un seul mot à lui dire.

Lui l'observait, inquiet quand même. Au bout de ses bras raides, ses mains enfoncées dans les poches de son anorak les tiraient en avant. Le haut du corps un peu tassé, la tête dans les épaules, il semblait arrêté, sans oser terminer son geste, au milieu d'un haussement d'épaules.

Il a jeté un coup d'œil à gauche, à droite, avant d'affronter Nora : « C'est ton jardin ? – Oui, qu'est-ce que tu fais ici ? » Il n'a évidemment pas répondu. Il lui a tourné le dos. Elle a deviné qu'il était sur le point de s'échapper. Elle a fait quelques pas derrière lui. Elle se souvient qu'ils étaient à côté du verger quand elle lui a posé une question, n'importe laquelle, pour qu'il ne s'en aille pas tout de suite : « Tu aimes ce jardin ? – Oui, à cause du mur », bien sûr, à cause du mur, Nora le comprenait bien. Elle aussi aime le mur de son jardin, vieux, de hauteur irrégulière, écroulé, rebâti par les soins de Germain et de ceux qui l'ont précédé ici.

Elle n'a jamais pensé qu'il était là pour délimiter strictement son territoire, empêcher les passants d'y entrer. Elle entend quelquefois grincer la porte du fond, une porte de fer peinte en gris. Un promeneur l'ouvre, qui ne connaît pas le pays. Il a pris à travers champs, s'est trouvé face à ce long mur. Elle lui montre le portail, sur le devant de la maison, lui indique le chemin du village. Il traverse le pré, longe le verger, referme sur lui le portail en remerciant.

Le mur l'abrite du vent, parfois, c'est vrai, des regards quand elle a envie d'être seule. Il est moins une limite pour les autres que pour elle qui peut s'y

appuyer. Il borne la vue ininterrompue qu'elle a du haut de sa maison. Ici elle préfère ne voir qu'un morceau du ciel, le pan du toit qui surplombe la façade et les arbres du verger rassemblés au bord du pré.

Les chats y dorment au soleil. On peut marcher dessus.

Serge est assis à la table de la cuisine. Elle a coupé une tranche de pain, aligné sur le pain des carrés de chocolat. Il mange, il a gardé son bonnet : « Tu devrais ôter ton bonnet. » Il le dépose sur la table et, par-dessus, les gants qu'il avait sur les genoux.

Ils étaient au verger à parler du mur. Elle a dû l'entraîner à la cuisine en lui demandant s'il avait faim.

Il a gardé son anorak, bleu foncé avec des rayures plus claires sur le devant, en travers de la poitrine, et sur le haut des manches.

Elle aurait voulu, pendant qu'il mangeait, bien le regarder, mais elle ne pouvait que se répéter quelques mots, quelques phrases : « Si c'est lui, pourquoi est-il venu, un petit garçon », cette voix absurde qui refuse de se taire, « un petit garçon, sa mère est tombée au fond de la carrière ». Si c'est lui, est-ce que c'est lui ? « Comment t'appelles-tu ? » Pour une fois, il a répondu. Parce qu'elle était enfin sûre, elle a pu le regarder.

Avec le bonnet de laine qui descendait jusqu'aux sourcils et l'écharpe sur le menton, il lui avait paru plutôt joufflu. Non, il avait un visage fin, d'un ovale à peine creusé sous les tempes.

Dans ce visage étiré la bouche était étonnamment pleine, bordée d'ombres : au-dessus, sous la peau transparente, le bleu des veines, au-dessous, ce repli, entre le menton qui s'avance et la lèvre inférieure gonflée, coupée verticalement en deux, comme sous la pression d'un fil, par un mince sillon. Les yeux clairs, gris, gris-bleu, elle n'osait pas s'approcher, très ouverts, des yeux ronds, inquiets, ou seulement rêveurs. Quelques taches de rousseur sur les ailes du nez. L'arc tendu de la lèvre supérieure qu'elle aurait voulu suivre du bout de son doigt. « Je dois rentrer. »

Ils sont déjà dans le jardin. Il a remis son bonnet, son écharpe. Il frappe ses gants l'un contre l'autre sans les enfiler.

Il lui tourne le dos. Il va s'en aller. « Si tu veux, tu peux revenir. » Il est au pied du mur, il pourrait passer par le portail. « Tu as envie de revenir ? » Il hésite, fait une grimace, le nez froncé, il dit oui en haussant les épaules.

Il est loin. Nora à la cuisine range la plaque de chocolat et recueille les miettes dans le creux de sa main.

Elle a commencé, peu après, le premier de ses grands dessins. Au mois de décembre, elle avait acheté en même temps que des cadeaux, de belles feuilles de papier, souples, avec un léger grain. Elle a tracé des lignes verticales et horizontales, une grille irrégulière et précise qui lui servait à la mise en place de son dessin et qui était le résultat de nombreux essais. Un simple canevas au début dans lequel elle se hâtait d'enfermer champs et forêt.

Mais, moins son regard, grâce à sa longue attention sans doute, se laissait distraire par les accidents du paysage, moins elle avait envie d'y ajouter. Elle se contentait d'accentuer, dans ce réseau de droites, des segments qu'elle reliait par quelques lignes obliques, quelques courbes.

Elle remplissait ensuite les surfaces qu'elle avait obtenues de fines hachures sur lesquelles elle revenait avec précaution. Elle craignait de ne pas s'arrêter au bon moment. Trop sombre, la forêt n'était plus qu'un trou au haut de la feuille mais, trop claire, elle n'avait pas assez de poids, elle flottait au-dessus des champs.

Son dessin lui plaisait davantage. Il lui manquait la lumière, l'usure, la subtile corrosion qu'elle impose à tout ce qu'elle touche. Pour désorganiser la trop rigoureuse construction de son dessin, la lumière qui, en altérant leurs contours, ouvre volumes et surfaces et les rassemble.

C'était encore un dessin raisonnable – Nora ne peut s'empêcher de sourire sur son banc : avoir réussi à affoler Florence – qui commençait à s'écarter légèrement du paysage qu'elle avait sous les yeux mais, elle le sentait sans bien le comprendre, dont elle était de moins en moins séparée.

Quand elle voyait Serge sur le chemin, elle se levait, appuyait sa planche contre le mur et descendait ouvrir la porte de derrière. Il aurait pu pousser le portail, sonner. Il n'a passé par là qu'une fois, malade, dans les bras de son père.

Il est venu presque chaque jour pendant quelques mois. Nora ne s'en étonnait pas trop. Les

enfants ont toujours aimé sa compagnie. Elle a pourtant peu d'entrain, ne sait pas les faire rire, organiser des jeux. Ils sont très différents, lui font un peu peur. Alors elle se tait, préfère les écouter. Elle essaie de voir un peu les choses comme eux, c'est difficile, se faire aussi petite qu'ils le sont. Ils la suivaient partout. Quand elle était debout à la cuisine, ils grimpaient sur une chaise à côté d'elle.

Serge, lui aussi, la regarde faire et lui pose des questions. Sa présence ne l'étonne pas tant qu'il est là mais dès qu'il part, elle est inquiète. Est-ce que M^{me} Boisset sait où il va, les gens du village, ils doivent penser qu'elle l'a attiré chez elle, par curiosité, pour l'interroger. Il faut qu'elle aille trouver M^{me} Boisset, qu'elle lui explique comment c'est arrivé.

Mais lui, que voulait-il ?

La forêt, sur le dessin de Nora, s'épanouissait, se déployait au-delà de son cadre, sur les champs, leurs sillons, sans les effacer ni les écraser parce qu'elle était baignée d'une lumière qui la fragmentait, battue par des flots de lumière, et si l'œil saisissait quand même sa forme, dans son ensemble, c'était grâce à la faculté qu'il possède de suppléer à ce qui manque, de faire se rejoindre les lignes interrompues.

Il arrivait en regardant dans la direction de Nora, mais elle n'était jamais sûre qu'il l'avait bien vue. Il jouait avec ses gants. Ses lèvres bougeaient, il chantonait ou se racontait tout bas une histoire. À cause de ses yeux ronds, de ses sourcils haussés, il avait l'air absorbé, un peu hagard, de celui qui cherche un mot,

un nom qu'il savait tout à l'heure et qu'il vient inexplicablement d'oublier.

Il était là. Son regard clair croisait à peine le sien. Elle refermait la porte pendant qu'il ôtait ses bottes. Elle les rangeait à côté de l'anorak, du bonnet, des gants et de l'écharpe sur un radiateur.

Il était mince, une fois déshabillé, mais pas chétif, un corps de chat aussi prêt à bondir qu'à se blottir, toujours d'aplomb, sur le mur ou dans le creux d'un fauteuil.